

Commémoration du 500e Anniversaire de la REFORME à Tallinn
« DE LA CONTROVERSE A L'UNITE » !

Eminences,
Excellences,
Chers Amis,
Mesdames et Messieurs,

La commémoration du 500e anniversaire de la Réforme suscite de nombreuses manifestations au sein de tout le monde chrétien, en Europe, en Amérique et partout ailleurs, au sein des diverses Eglises locales, des Ecoles et des Instituts de Théologie ou encore d'autres institutions. C'est bien ce qui se passe aujourd'hui en Estonie grâce à l'initiative et à la collaboration des Eglises Catholique et Luthérienne.

Aussi, c'est un grand honneur pour notre Eglise de participer à cette belle initiative. En tant que Primat de l'Eglise Orthodoxe d'Estonie, je vous en remercie très vivement au nom des miens et je vous en félicite. Comme tant d'autres qui ont eu lieu ou qui le seront prochainement, elle nous offre l'occasion de revenir sur notre passé commun, de réviser le parcours historique de nos institutions ecclésiastiques, d'en tirer les conclusions et de nous ouvrir à des espaces de dialogue et de découverte réciproques, constructifs et durables pour toute la Chrétienté.

Le Patriarche Œcuménique Bartholomée de Constantinople disait récemment, lors d'une conférence à Fribourg (24 avril 2017) sur le *dialogue comme clef de la théologie contemporaine* : « Le véritable dialogue est un don de Dieu. Selon Saint Jean Chrysostome, Dieu est toujours en dialogue personnel avec les êtres humains. Dieu parle toujours à travers les prophètes et les apôtres, à travers les saints. Le Verbe de Dieu n'a de sens pour nous que lorsque nous répondons par la foi. Et les paroles, elles aussi, sont plus fécondes dans un dialogue que dans un monologue. Le dialogue promeut la connaissance et la science, révèle les vérités et les émotions, abolit la peur et le préjugé, cultive les liens et élargit les horizons. Le dialogue enrichit car quiconque refuse le dialogue demeure appauvri. »

Il est vrai que, pour ce qui est du jubilé de la Réforme, la plupart des Eglises orthodoxes ne manifestent pas le même intérêt que celui des Eglises d'Occident. Sans doute parce que la Réforme est considérée comme un événement pour les Eglises occidentales mais qui ne concerne pas les Eglises orthodoxes. Pour l'Orthodoxie, la Réforme est avant tout un événement intra-occidental survenu alors que l'Empire romain d'Orient venait tout juste de disparaître à la suite de la prise de Constantinople soixante-quatre ans plus tôt. (1)

Il y eut certes par le passé, au 16ème siècle, premier siècle de la Réforme, des échanges et des essais de dialogue entre des théologiens de Wittenberg et de Tübingen, et le patriarche œcuménique de Constantinople.

Si Luther n'a pas connu de rapports directs avec le monde orthodoxe, cette mission sera par la suite assumée par son disciple, l'humaniste Philippe Scharzerd, connu sous le nom de Melancton (1497-1560).

Suite à ses contacts avec le monde orthodoxe et sa rencontre avec le diacre Dimitri Mysos, l'envoyé du patriarche œcuménique Joseph II à Wittenberg, Melancton a élaboré, avec l'humaniste saxon Paulus Dolscius (Dölsch) la traduction grecque de la Confession d'Augsbourg, dite *Augustana Graeca*. Toutefois, cela ne suffit pas à instaurer un véritable dialogue théologique.

Cette fameuse traduction fut envoyée au Patriarche Œcuménique Joseph II en 1555 (2). Elle fut éditée pour la première fois en 1559 chez Johannes Oporinus à Bâle. Suite à cela, s'ensuivit une correspondance entre les années 1574 et 1582 avec le Patriarche Jérémie II. Il s'agit de la *Confession d'Augsbourg* qui lui fut remise par le chapelain répétiteur à l'université de Tübingen, Etienne Gerlach, lequel espérait recevoir une réponse rapide. Malheureusement la *Confession d'Augsbourg* ne fit l'objet d'aucun examen théologique malgré la correspondance entre les savants luthériens de Tübingen et le patriarche de Constantinople Jérémie II.

De la part des Allemands, le but de cette correspondance ne visait pas à convertir les orthodoxes à leur foi mais plutôt à les rendre bienveillants à leur égard. Une autre hypothèse aurait envisagé, vu le contexte confessionnel du moment, une possible déclaration d'unité luthéro-orthodoxe. Finalement, le dialogue a tourné court pour plusieurs raisons. Il fut mit un terme à cette correspondance en 1582 pour non-compréhension mutuelle. « *En conclusion, écrit Jérémie II, nous vous prions de ne plus nous importuner, ni d'écrire à ce sujet ni de nous envoyer des lettres, puisque vous commentez les Pères de l'Eglise et les théologiens différemment, les honorant et les exaltant en paroles, tandis qu'en réalité vous les rejetez... Donc, de votre côté, libérez-nous de ces soucis. Continuez votre chemin et dorénavant, ne nous écrivez plus au sujet des dogmes mais uniquement par amitié.* » (3). L'union qui avait été espérée des deux côtés apparut dès lors comme illusoire, tout compromis entre les deux parties étant exclu à cause des divergences entre les enseignements réciproques, luthériens et orthodoxes, tels que par exemple la procession du Saint-Esprit du Père seul ou du Père et du Fils, la relation entre Ecriture et Tradition, le nombre et l'essence des sacrements, les saints, les icônes...

Toutefois, le dialogue entre l'Orthodoxie et la Réforme ne fut pas totalement rompu. Il y eut d'autres points de contact par des auteurs de la même période, voire postérieurs. Il convient ici de citer brièvement :

a) le Patriarche d'Alexandrie Métrophane Critopoulos (1580-1639), qui rédigea une confession de foi en 1625 à l'attention du monde de la Réforme (4)

b) ou encore la longue et mouvementée histoire de Cyrille Loukaris, qui fut successivement Patriarche d'Alexandrie de 1602 à 1621 et ensuite de Constantinople de 1621 à 1638. Accusé par des opposants fanatiques de trahison pour s'être montré disposé à un rapprochement entre l'Eglise orthodoxe et l'Eglise réformée et de complot avec la Russie, il fut destitué et condamné à mort par le Sultan Amurat IV. Il fut étranglé par un janissaire sur les bords du Bosphore le 27 juin de la dernière année de sa patriarchie.

En raison de ses origines, la Crète vénitienne, de ses études à Venise, à l'Université de Padoue (1589-1595) et de ses deux séjours assez longs dans l'Empire polono-lithuanien (de 1594 à 1598 et de 1600 à 1601), Cyrille Loukaris était plus accoutumé aux confessions occidentales et à leurs doctrines que la plupart des prélats orthodoxes de son temps. En outre, il fut présent au Concile de Brest-Latovsk (1596), qui vit l'allégeance à Rome de six des huit évêques orthodoxes, entraînant par là la fondation de l'Eglise uniate. Il en fut profondément marqué pour tout le restant de sa vie.

Fortement opposé au prosélytisme virulent des Jésuites au Moyen-Orient, lesquels reçurent l'appui de nombreux diplomates catholiques, il demanda l'aide des ambassades des pays protestants à Istanbul. Il reçut ainsi de Cornelius Haga, ambassadeur des Pays-Bas - qu'il avait déjà soutenu comme Patriarche d'Alexandrie dans l'effort de ce Pays d'établir des relations diplomatiques avec l'Empire ottoman - toute une littérature théologique calviniste et de l'Eglise réformée. Celle-ci produisit sur lui une influence considérable. Loukaris renforce alors les liens de l'Orient chrétien avec les Eglises issues de la Réforme, envoie au roi Jacques 1^{er} d'Angleterre le fameux *Codex Alexandrinus* de la Bible et se lie d'amitié avec le pasteur Antoine Léger, théologien genevois, chapelain à l'ambassade des Pays-Bas.

En 1629 est publiée en latin, à Genève, la célèbre « *Confession* » qui porte son nom, à tendance fortement calviniste. Les Etats protestants crurent alors recevoir l'adhésion de l'Eglise orthodoxe toute entière aux doctrines réformées et s'empressèrent de faire traduire la Confession de Loukaris en plusieurs langues ; les puissances catholiques de leur côté (France et Autriche) s'empressèrent de soutenir financièrement et politiquement un groupe d'évêques orthodoxes qui tenta plusieurs fois de détrôner le patriarche. C'est ainsi que naquit le mythe du « *patriarche Protestant* » !

Sans aucun doute, Loukaris a été chargé à tort. Car au vu de ses nombreux ouvrages théologiques en concordance avec la théologie et les concepts traditionnels orthodoxes, ses confessions synodales et ses justifications, il est très difficile de vouloir argumenter qu'il ait été un supporter du

Calvinisme. Tout au plus sa démarche a manqué de sagesse en des temps troublés, où après la chute de Constantinople l'Orthodoxie Orientale était tombée sous la domination Latine et le joug Turc. La survie de l'Orthodoxie des 16^e et 17^e siècles était menacée, sa primauté intellectuelle et spirituelle abandonnée à l'Ouest. Le règne du Patriarche Cyrille fut fortement ébranlé par des intrigues politiques très complexes. Pour finir elles ont contribué à sa mort tragique. Il serait donc absurde de supposer, pour expliquer ces complications, une opposition interne de l'Eglise Orthodoxe au soi-disant protestantisme de Loukaris.

Comme dernier mot pour clore cette analyse trop succincte à cause du temps qui nous est imparti, je dirai que, si l'Eglise orthodoxe réfute vigoureusement « la Confession de Foi » attribuée à Cyrille, lui-même, quoique mis en cause, n'est pas formellement condamné. Ainsi, le Concile de Jérusalem (1672) affirme que « *Jamais l'Eglise d'Orient n'a connu Cyrille pour tel que nos adversaires disent qu'il était et n'a jamais connu ces Chapitres (de cette Confession) comme son ouvrage...* ».

En effet, quoique Loukaris ait connu le latin, il est clair qu'il n'aurait pas pu écrire dans cette langue un document aussi raffiné que cette « Confession ». Mieux, la plupart des universitaires grecs, spécialisés dans cette période, soutiennent de nos jours que ce texte est essentiellement le travail d'universitaires calvinistes, avec lesquels Loukaris communiquait régulièrement et qui ont condensé beaucoup de ses lettres pour fabriquer une confession de foi calviniste, laquelle ne tenait pas compte de la connaissance et de l'appréhension de la théologie réformée qu'avait le Patriarche. (5)

Selon Dosithée II de Jérusalem « *Cyrille Loukaris a dirigé sa patriarchie comme Orthodoxe et est décédée dans la communion de l'Eglise, autrement dit comme orthodoxe* » (in « des Patriarches de Jérusalem », Livre XI, chapitre 6). Quant à l'Archevêque Meletios d'Athènes, il dit de lui qu'il était « *un homme particulièrement éduqué et de vertu* » (in Histoire Ecclésiastique, tome 3, livre 16, chapitre 1, paragraphe 6). Le Patriarcat d'Alexandrie l'a canonisé en 2009 en tant que hiéromartyr.

c) la réforme synodale dans la Russie tsariste de Pierre le Grand (1672-1725) par laquelle il éloigna le patriarche de Moscou et soumit l'Eglise orthodoxe russe à son propre contrôle, par le biais d'un Haut-Procureur, qui le représentait aux séances du Saint-Synode.

Pierre le Grand avait conçu la modernisation de la Russie sur le modèle des Pays-Bas et de l'Angleterre qu'il considérait comme les pays les plus avancés d'Europe mais qui étaient protestants. L'Eglise orthodoxe s'étant opposée à cette modernisation, le Tsar fit promulguer un *Règlement spirituel* (janvier 1721) avec les conséquences qui furent celles de sa réforme synodale.

Par ailleurs la tradition qu'il avait inaugurée de marier les Grands Princes russes avec des princesses allemandes et protestantes renforça les relations entre la Russie et l'Allemagne. Les filles qui épousaient des princes allemands devaient rester orthodoxes, tandis que les princesses allemandes destinées à se marier à des Grands Princes russes devaient se convertir à l'orthodoxie. En fait, tous les Tsars du 19^e et du début du 20^e siècle avaient épousé des princesses protestantes. Et il en fut de même des princesses russes avec des princes allemands. Ces mariages donnèrent souvent lieu à l'édification d'églises, chapelles et cimetières orthodoxes et à la fondation de paroisses russes dans plusieurs villes d'Allemagne. (6)

Ainsi, dans cet espace de temps entre le 16^e siècle et la fin du 19^e, nous pouvons comprendre que, même si, à travers l'Histoire, leurs mémoires ne sont pas suffisamment communes, l'Orthodoxie et les Eglises de la Réforme ont toutefois connu, au cours de ce passé, des moments vaguement émaillés de contacts. Ils restent cependant insuffisants pour faire naître l'idée d'un destin partagé. Autrement dit, la Réforme est plutôt considérée par les orthodoxes, surtout sous la plume des plus conservateurs, comme une innovation, laquelle pose la question d'une rupture dans la linéarité qui unit l'autorité du christianisme antique à la vie de l'Eglise au présent. Il s'agit sans aucun doute de l'une des pistes majeures que devrait couvrir le jubilé de cette année : repenser aujourd'hui et ensemble la place et la nature du message originel du christianisme dans la vie et l'identité des communautés chrétiennes, en réexaminant cette équation à deux entrées : tradition et réforme, s'articulant l'une à l'autre dans leur dimension charismatique.

En accord avec Pantelis Kalaitzis, directeur de l'Académie de Volos (Grèce) et le Père Jean Meyendorff, il me paraît honnête de reconnaître que le processus de réforme dont s'approprie le protestantisme du 16^e siècle correspond sans aucun doute à une relecture de la dimension traditionnelle de la vie de l'Eglise, mais que le traitement historique d'un retour aux origines du christianisme antique diffère grandement entre orthodoxes et protestants. La Tradition est une valeur fondamentale de l'orthodoxie. Elle est la *transmission vivante continue* du trésor de la foi, *une Parole fidèle* capable de parler à des peuples nouveaux et de la convertir en peuple de Dieu. Cependant, pour beaucoup d'orthodoxes, la Tradition est un trésor fermé, intouchable, sans évolution possible. Pour eux, tout changement de la Tradition serait comme la mort de la Tradition. Il est question ici, vous l'avez compris, du « principe de continuité, laquelle selon le Père Georges Florovsky est une charnière vivante des temps » au croisement de la *lex orandi* et de la *lex credendi*. (in « Cahiers théologiques de l'actualité protestante », hors série 4, Paris, Niestlé 1948, p.42). Mais ceci mérite un autre propos, qui ne peut être présentement abordé dans le cadre de cette intervention.

A partir de 1902, plusieurs dignitaires ecclésiastiques et théologiens orthodoxes (Germanos de Thyateira, Hamilcar Alivizatos, Nikos Nissiotis, Serge Boulgakov, Georges Florovsky) prirent part à la naissance du

dialogue inter-confessionnel, lequel, montant en puissance dès le début du 20^e siècle, devient œcuménique. Et il est tout aussi vrai que l'évolution du paysage orthodoxe planétaire et le progressif glissement de son centre de gravité en direction de la Diaspora, sans oublier les deux seules Eglises orthodoxes d'expression et de tradition occidentales que sont celles de la Finlande et de l'Estonie, ont créé les conditions d'initiatives de dialogue à la fois bilatérales et multilatérales de rapprochement entre l'Eglise orthodoxe et les Eglises issues de la Réforme.

En janvier 1920, dans une encyclique adressée « aux Eglises du Christ partout dans le monde », (7) le Patriarcat Œcuménique de Constantinople invitait les Chrétiens à entrer en dialogue en formant une *koinônia*, (8), une communion d'Eglises sur le modèle de la Société des Nations qui venait de voir le jour à Genève. Pour le Patriarcat Œcuménique il fallait prendre cette initiative parce qu'elle répondait à une nécessité pastorale majeure afin de pouvoir se libérer de la tentation et des habitudes anciennes de vouloir s'imposer par le truchement de l'antagonisme confessionnel (9). En 1948, ce même patriarcat fut un membre fondateur et toujours actif du Conseil Œcuménique des Eglises, qui a soutenu et facilité d'une manière considérable les dialogues théologiques tant bilatéraux que multilatéraux entre les différentes Eglises du monde. Mais les bases nécessaires pour les dialogues de l'Eglise Orthodoxe ont été formulées surtout par les conférences pan-orthodoxes, dont la première eut lieu à Rhodes en 1961, du 24 septembre au 1^{er} octobre, sous l'impulsion du Patriarche Athénagoras de bienheureuse mémoire. Toutes les Eglises orthodoxes autocéphales prirent part à cet événement, à l'exception de la Géorgie qui s'était fait représentée par le Patriarcat de Moscou. Ce fut le début d'une longue marche à travers le temps jusqu'à la convocation du Saint et Grand Concile de l'Eglise Orthodoxe, qui finalement vit le jour en Crète en juin de 2016.

A cela s'ajoute le rôle joué par le Conseil des Eglises Chrétiennes d'Europe (KEK) depuis près d'un demi-siècle, qui correspond lui aussi à un processus de maturation de l'unité ecclésiale. Il est vrai que les Eglises Orthodoxes préfèrent en général les dialogues bilatéraux avec les protestants, les luthériens, les anglicans, les vieux-catholiques. Pour rappel, le dialogue avec la Fédération Luthérienne Mondiale a été instauré en 1981. Il continue encore.

Citons enfin la commission du dialogue la plus active au sein du Conseil Œcuménique des Eglises, la plus difficile aussi, la Commission de dialogue avec l'Eglise Catholique romaine, connue sous la dénomination *Foi et Constitution*. Cette Commission travaille actuellement sur un thème brûlant qui est « la primauté et la synodalité dans l'Eglise ».

A ce Saint et Grand Concile de l'Eglise Orthodoxe qui eut lieu en Crète les Eglises orthodoxes se sont mises d'accord sur la nécessité d'avoir des points de vue communs sur les thèmes, les méthodes et le niveau de collaboration œcuménique. Le document conciliaire sur *les relations de*

*l'Eglise orthodoxe avec l'ensemble du monde chrétien souligne que le dialogue est une obligation pour tout le monde chrétien. Le document emploie 40 fois le mot *dialogue*. Il déclare non seulement le but de ce dialogue, mais aussi les nuances dans la pratique : « Il est évident, lit-on au paragraphe 12, qu'au cours des dialogues théologiques, le but poursuivi par tous est le même : le rétablissement de l'unité dans la vraie foi et dans l'amour. Il reste néanmoins que les divergences théologiques et ecclésiologiques existantes permettent en quelque sorte une hiérarchisation quant aux difficultés qui se présentent sur la voie de la réalisation de ce but au plan orthodoxe. La spécificité des problèmes liés à chaque dialogue bilatéral présuppose une différenciation dans la méthodologie, mais pas une différence dans le but, car le but est le même pour tous les dialogues ».*

Le dialogue étant, selon le Patriarche Bartholomée, « de l'être même de Dieu », le Concile de Crète ajouta une touche supplémentaire en déclarant qu'il ne suffit pas de parler, mais qu'il faut aussi témoigner. « *L'Eglise orthodoxe, est-il écrit au paragraphe 23 de ce même document conciliaire, a une conscience commune de la nécessité du dialogue théologique interchrétien ; c'est pourquoi, elle juge indispensable que le dialogue aille de pair avec le témoignage dans le monde et des actions qui expriment la joie ineffable de l'Evangile (1 Pierre 1,8), excluant tout acte de prosélytisme, d'uniatisme ou autre action provocante d'antagonisme confessionnel* » (10).

« Lorsque la paix et la concorde au sein d'une même famille sont détruites, écrit l'Archevêque grec orthodoxe d'Australie Stylianos, la souffrance ne touche pas seulement celui qui ressent ou qui devrait ressentir des remords selon le degré de sa responsabilité mais elle atteint aussi tous les membres qui, tout en n'ayant commis aucune faute, sont toutefois directement victimes de cette mutilation. La division est toujours un désastre » (11). La division est bien un malheur commun et celui qui aime l'Eglise du Christ ne peut pas se contenter de cette situation. Pour cette raison il s'efforcera de surmonter l'angoisse et la tristesse que lui causent ces découpages successifs, par des actions qui visent au plein rétablissement de l'unité des Chrétiens. C'est pour cela que le Saint et Grand Concile de Crète a qualifié le Dialogue Théologique entre les chrétiens de Dialogue « sur un pied d'égalité...dans la vérité et la charité » (12).

L'expression « sur un pied d'égalité » manifeste aussi bien la nécessaire obligation de respecter l'identité propre à chaque Eglise, telle qu'Elle a été forgée par les circonstances de l'Histoire, que le besoin de créer les conditions ou de privilégier des occasions et des opportunités égales de part et d'autre lorsqu'il y a dialogue. La formulation « dans la vérité et la charité » quant à elle oriente les présupposés ecclésiologiques et surtout moraux du dialogue de manière à ce qu'en toutes circonstances soient sauvegardés le respect, la compréhension et la prise en compte de chaque *aggiornamento* au sein de chaque Eglise (13).

Selon le Métropolitain de Messine Chrysostome, Professeur à l'Université d'Athènes, il est nécessaire de nous souvenir que les divisions historiques au détriment de l'unité de l'Eglise du Christ sont essentiellement dues à l'égoïsme des hommes : à chaque fois ce sont les critères mondains et non ecclésiastiques qui l'ont emporté. Il soutient que les causes fondamentales du schisme reposent essentiellement sur la question de la primauté. Cette question est au centre du schisme en 1054 entre l'Orient et l'Occident et par la suite au sein même de l'Eglise Catholique romaine avec la Réforme en 1517 (14). Cette question préoccupe encore aujourd'hui nos Eglises ; c'est en partant d'elle que se fera connaître notre attachement au Seigneur Jésus-Christ et notre fidélité à la tradition apostolique et patristique de l'Eglise. La manière dont elle sera résolue fera aussi la démonstration de notre capacité ou non de sacrifier une part de ce qui nous est propre, non pas pour notre profit personnel mais pour que triomphe la vérité qui est le Christ. Ce qui fonde le Dialogue Théologique c'est bien la personne du Christ, Lui le Logos unifiant, qui fait le lien entre l'histoire et l'eschatologie. Quant à l'Esprit Saint, sans lequel aucun dialogue n'est possible, nul n'est en mesure de limiter son action dans le monde. C'est pour cette raison que le Dialogue apparaît comme le moyen le plus adéquat pour que nous comprenions l'histoire et que nous soyons à même de résoudre les problèmes qui naissent en son sein.

La diaconie du Dialogue n'est pas chose facile ; elle s'apparente au martyre car sans portement de notre propre Croix nous ne pouvons pas suivre le chemin de Croix du Christ Lui-même. Le Dialogue est une longue aventure spirituelle, qui nous aide à surmonter nos propres passions. « *Ce n'est pas le chemin qui est impossible mais l'impossible qui devient le chemin et qu'il nous faut parcourir* », se plaisait à dire Paul Evdokimov, mon professeur de bienheureuse mémoire, chaque fois que l'on abordait les chances de réussite de toute entreprise spirituelle.

Dans le dialogue œcuménique, il arrive que certains orthodoxes voient surtout les difficultés qui viennent des autres Eglises, de leur manière de faire la théologie, de leurs conceptions morales, de l'organisation et des pratiques de ces Eglises et, il me faut reconnaître, que ces difficultés et ces différences sont plus évidentes dans le dialogue avec les Eglises de la Réforme. Mais certains obstacles sont le fait des orthodoxes eux-mêmes, tels que :

a) la méconnaissance de l'autre que l'on croit connaître alors qu'en réalité on le voit avec des lunettes déformantes, avec aussi les préjugés hérités par la formation reçue ou le manque de formation. On ne cherche pas à connaître l'autre dans sa vérité mais on s'enroule dans son cocon avec la fausse certitude qu'en agissant ainsi l'on bénéficie d'une bonne sécurité ecclésiastique. Il est pourtant plus que nécessaire de surmonter cette ignorance et aussi ce déni des autres Eglises. Qu'on le veuille ou non, les autres Eglise existent... elles aussi !

Pour cette raison, « sans l'ouverture eschatologique et une compréhension de la tradition tournée vers le futur, aucune discussion sérieuse à propos du renouveau et de la réforme n'est possible, écrit le Professeur Pantelis Kalaitzis de l'Académie de Volos. Aussi, si la tradition est une chose qui n'émane que du passé, si ses seuls points de référence sont ceux qui nous ont été légués et transmis, tout changement, toute modification ou réforme est forcément une trahison de l'origine, de la vérité authentique. A l'inverse, si la tradition nous vient du futur – le futur du Royaume de Dieu, du Christ eschatologique lui-même – alors tout est possible, tout est ouvert et rien n'est gravé dans le marbre (15) ».

b) le fondamentalisme qui croit pouvoir protéger son identité contre les menaces extérieures en considérant comme absolus tous les aspects de sa religion sans aucun esprit critique.

Je ne vous cache pas que lors du Saint et Grand Concile de Crète surgirent de nombreuses difficultés avant de faire adopter le texte sur les *relations avec le reste du monde chrétien*. Finalement le Concile les a surmontées, confirmant ainsi de façon officielle par une décision conciliaire que l'Eglise Orthodoxe toute entière s'engage de dialoguer avec les chrétiens non-orthodoxes et les diverses autres Eglises.

J'ajoute que le Concile de Crète a sévèrement condamné le fondamentalisme en publiant dans son Encyclique, au paragraphe 17, la déclaration suivante: *en tant que zèle que la connaissance n'éclaire pas (Romains 10, 2), le fondamentalisme constitue une manifestation mortifère de religiosité. La véritable foi chrétienne, calquée sur la Croix du Seigneur, se sacrifie sans sacrifier ; c'est pourquoi elle est le juge le plus inexorable du fondamentalisme, quelle qu'en soit l'origine. Le dialogue interreligieux franc contribue au développement d'une confiance mutuelle dans la promotion de la paix et de la réconciliation. L'Eglise lutte pour rendre plus tangible sur terre « la paix d'en-haut ». La véritable paix n'est pas obtenue par la force des armes, mais uniquement par l'amour qui « ne cherche pas son intérêt (1 Corinthiens 13, 5) ». Le baume de la foi doit servir à penser et à guérir les plaies anciennes d'autrui et non pas à raviver de nouveaux foyers de haine.*

Les interrogations dont est porteur le jubilé de la Réforme serviront indubitablement de levier pour la faire entrer mieux encore dans le 21^e siècle. L'Eglise orthodoxe ne peut rester indifférente à cela car on ne peut plus être étrangers l'un à l'autre lorsque, à défaut du passé, on partage le présent. Au moment où l'Europe se construit et s'unit, au moment où le monde entier aspire à la paix, la pensée et le témoignage de l'Orthodoxie se doivent de comprendre non seulement ses propres difficultés et ses propres tentations mais aussi celles de l'Occident. L'Orthodoxie ne peut pas se permettre de les contourner ni de les ignorer mais au contraire Elle a pour mission d'assimiler avec créativité toute cette expérience occidentale, faite de doutes et de peurs et pour autant qu'Elle en soit capable, les porter et les assumer avec indulgence et sans superbe. En un mot, poursuivre avec honnêteté et courage le combat pour l'unité avec les

autres Eglises, « dans la charité et la vérité ». La réalité œcuménique contemporaine n'en donne pas moins à toutes nos Eglises une occasion favorable à un renouveau commun, transcendant les séparations à l'intérieur aussi bien du christianisme occidental que du christianisme oriental. C'est à tout cela que me fait penser le 500^e anniversaire de la Réformation. Elle nous invite à penser le renouveau de notre propre tradition spirituelle dans le souci de rester au contact de l'Histoire et du monde pour lequel le Christ a donné sa vie (16).

Mais cela ne peut se faire si l'on ne s'appuie uniquement que sur les forces humaines de ceux qui mènent les dialogues. Cela ne peut être sans Celui qui « affermit toute entière l'Eglise rassemblée » (17) et qui « pourvoit à nos insuffisances » (18), le Saint-Esprit Lui-même, « afin que tous soient un » (Jean 17,21) ! Je vous remercie.

Tallinn, le 27 septembre 2017.
+STEPHANOS, Métropolitain de Tallinn et de toute l'Estonie

BIBLIOGRAPHIE :

(1) « La plupart des Eglises orthodoxes s'intéressent peu au jubilé de la Réforme » in Le site mensuel de l'Eglise réformée vaudoise du 14/07/2017.

(2) Nicolas Kazarian : Lecture orthodoxe du document « Réformation 1517-2017 » in revue ISTINA LXI (2016), pp.13-36, note 20. Voir aussi : « L'Eglise orthodoxe et le dialogue œcuménique : l'unité dans l'Eglise et l'unité avec les autres Eglises » par Noël Ruffieux in Assemblée générale de la Société biblique suisse, mardi 16 avril 2017. Ces deux documents ont largement contribué à la rédaction de notre présente conférence.

(3) Nicolas Kazarian : loc.cit., note 37. Voir aussi : I.Karmiris : « Monuments dogmatiques et symboliques de l'Eglise catholique orthodoxe », Athènes 1952-1953, p.489 et G.Mastrantonis : « The Correspondance between the Tübingen Theologians and Patriarch Jeremiah II of Constantinople on the Augsburg Confession », Brookline, Holy Cross Orthodox Press, 1982, p.306

(4) Cfr. J.Pelikan & V.Hotchkiss : « Creeds and Confessions of Faith in the Christian tradition », New-Haven-London, Yale University Press, 2003, Vol. 1, pp.475-548.

(5) Forum Orthodoxe.com : « Le mythe du patriarche Protestant », 31/08/2017.

(6) Klaus-Peter Todt : « Orthodoxie et Protestantisme » - Conférence donnée à l'Université de Mayence, Allemagne in Ecole pratique des hautes études / section des sciences religieuses, Paris 2003, Volume 116, N° 112, pp.303-308. Fait aussi partie d'un numéro thématique, annuaire Tome 112, 2003-2004.

(7) Pr. Dr. Viorel Ionita : « The Orthodox Church in the Ecumenical Movement, Documents and Statements 1902-1975 », edited by Constantin G.Patelos, WCC, Geneva 1978, p.30

- (8) Pr. Dr. Viorel Ionita, loc.cit.P.40
- (9) Damaskinos Papandreou : « Orthodoxie und Ökumene », herausgegeben von Wilhelm Schneemelcher, Verlag W. Kohlhammer, 1986, p.203.
- (10) Forum Orthodoxe.com, loc.cit.
- (11) Archevêque d'Australie Stylianos : « En marge du Dialogue » (en grec)- Ed.Dommos, Athènes (1980-1990) p.15
- (12) Evêque de Hristoupolis Makarios (Griniezakis) : « L'éthos du Dialogue » (en grec) - Conférence donnée au Monastère de Vatopaidi (Mont Athos) le 27-28 mai 2014, organisée par l'Institut des Etudes Patristiques de Salonique et la Pontifica Facolta Teologica Dell' Italia meridionale San Tommaso d'Aquino.
- (13) Métropolitite Chrysostome de Myra : « Paroles d'évaluation à propos du dialogue entre Orthodoxes et Catholiques romains » (en grec) - Revue OIKOUMENE, volume 3, p.16.
- (14) Métropolitite de Messine Chrysostome : « La marche à suivre et les problèmes du Dialogue Théologique officiel entre les Orthodoxes et les Catholiques romains après le document de Ravenne (2007) » - en grec - au cours de la rencontre de Vatopaidi déjà citée aussi à Vienne à l'occasion du 32^e Symposium Œcuménique, organisée par *Pro Oriente* le 11 janvier 1983 - Revue OIKOUMENE, volume 3, p. 47.
- (15) P.Kalaïtzis : « Challenges of Renewal and Reformation Facing the Orthodox Church » in *The Ecumenical Review* 61/2 (2009), pp 149-150.
- (16) Nicolas Kazarian ; loc.cit., p.14
- (17) cfr. Stichères des vêpres de la Pentecôte.
- (18) cfr. Prière de l'ordination

